



L'ORDRE

Combattre toutes les iniquités; détruire toutes les inégalités sociales; lutter sans trêve jusqu'à l'instauration d'une Société où, par l'égalité de tous les individus, la liberté n'étant plus un vain mot, l'humanité entière vivra harmoniquement. Tel est le but que poursuivent les anarchistes.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les quinze jours

« Notre ennemi,
« C'est notre Maître. »

LA FONTAINE.

ABONNEMENTS :

Un an 2 »
Six mois 1 »
Trois mois » 50

Rédaction et Administration :

21, RUE DU TEMPLE, 21
LIMOGES

ADRESSER

Tout ce qui concerne la Rédaction : articles, communications, etc., au Rédacteur.
Tout envoi de fonds, abonnements, à l'Administrateur.

Patrie, Nationalisme Guerre et Révolution

Si l'on définit la patrie : la région où l'on est né, je suis patriote. J'aime, en effet, ce pays limousin dans lequel j'ai toujours vécu; j'aime entendre cette langue patoise si sonore, si musicale, qui n'a pas la détestable accentuation du Midi, ni la dureté du Nord. Et quand je vois un de ces affreux chignons ou chapeaux qui donnent l'idée d'une mascarade, je me prends à regretter l'abandon du barbiet de nos campagnes dont les ailes blanches flottent dans un décor de verdure. La rouge bruyère qui se mêle à l'épineux ajonc sous les châtaignes, où règnent la fraîcheur et le demi-jour, charme ma vue, et j'aime y promener mes pas de songeur quand je suis, pour un moment, libéré du travail.

Alors, souvent je pense à ces autres régions qui sont groupées par l'histoire sous le nom de France: l'esclavage où me tient la société m'a empêché de les visiter; je ne m'en sens donc pas plus rapproché que de ces portions de la terre sur lesquelles la géographie écrit: Allemagne, Russie, Italie, Perse, Brésil, etc.; des unes comme des autres, je ne connais que ce que j'ai lu, et souvent cela était contradictoire.

Néanmoins, si j'en crois mes si peu sûres lectures, je vois la Bretagne comme un pays aride, rocheux, couvert de landes, si pauvre qu'une bonne partie de la population est obligée, pour vivre, de compter sur la pêche, terrible et incertain gagne pain; je vois aussi que la plus grande partie de cette population est contente de son triste sort et obéit à la parole mensongère et intéressée du prêtre et du riche; je la compare à mes compatriotes, et je me prends à haïr l'une comme les autres, troupeau esclave, asservisseur inconscient d'une minorité consciente.

Puis ma pensée se porte vers l'Italie au ciel bleu que je compare à nos brouillards; des fruits dorés y ornent la campagne et brillent sous le soleil qui éclate; des rivières nombreuses coulent de la montagne; dans les villes, le génie de l'antique Rome siège à côté de celui de la Renaissance, figés tous deux en des monuments qui font passer en l'âme du visiteur un peu de l'enthousiasme qui anima leur époque. Et je me dis que les hommes d'un tel pays doivent être bien heureux... C'est alors que je me rappelle ces bambins, ces vieux, qui parcourent nos routes, chargés comme des bêtes: ils ont déserté la patrie italienne parce que là bas, comme en « douce France », on a faim quand on n'est pas voleur habile. Je me rappelle aussi la description des campagnes où règnent la misère et l'ignorance, les fusillades d'ouvriers, les crimes des gouvernants, et je fais instinctivement un parallèle avec ce que je connais du Limousin, de la France et des autres pays. La conclusion est constante: partout, quelle que soit la beauté naturelle ou autre, on souffre; or la cause de cette souffrance est invariable; il doit donc y avoir solidarité entre tous les souffrants, sans distinction aucune, pour détruire cette cause.

Ma pensée, errant toujours, ne manque pas de se porter alors vers les bagnes de la lointaine et froide Sibérie où sont torturés des hommes qui ont osé penser et formuler leur pensée. Chaque jour ils meurent là-bas, obscurément tués par quelque garde

chiourme. Et mon cœur s'opresse au souvenir d'une telle souffrance pour une idée. Je me sens alors bien plus près de ces nihilistes que de l'immense majorité des brutes que l'arbitraire et le hasard ont fait mes compatriotes. Puis, quand nous vient un écho de la dynamite, éclatante vengeresse de la souffrance condamnée au mutisme, quand les dépêches nous apprennent qu'un des bourreaux est écartelé, alors je salue en mon cœur le justicier, et, une fois de plus je me dis que sous tous les climats il y a des énergiques.

Où, j'aime mon pays; mais cet amour n'est nullement exclusif; de plus, il ne porte ni sur les hommes, ni sur les institutions: mes compatriotes sont de tristes suiveurs d'élus roubards; ils jettent et rampent aux pieds des repus; ils se crévent au travail et respectent les fainéants; tout cela quand ils ne sont pas élus ou fainéants eux-mêmes; rarement ils se révoltent contre l'iniquité qui les plie, et ils paraissent le regretter après. Je ne puis donc éprouver pour eux que mépris ou haine. Ce mépris et cette haine, je les éprouve également pour tous ceux qui agissent de même, qu'ils habitent en deça ou au-delà de l'hypothétique frontière; partout les hommes sont mes ennemis s'ils supportent passivement l'injustice; d'où qu'ils viennent, j'ai de la sympathie pour eux si l'esprit de révolte les anime.

Mais je ne reconnais pas la France pour ma patrie. Ma patrie, c'est un coin du Limousin, rien autre. Dans la région brivoise où pousse la vigne, je ne me sens plus dans ma patrie, non plus que dans l'Auvergne montagnarde, froide et stérile. A plus forte raison, quand on vient me dire que les Landes, les pays des Causses, la Savoie, la Beauce, Paris sont ma patrie, je me refuse à l'admettre; je ne vois, en effet, dans ces pays, d'où je suis plus ou moins séparé par la distance, le langage, les mœurs, aucun rapport avec mon Limousin qui puisse me les faire accepter pour ma Patrie plutôt que la Catalogne, le Piémont, le Caucase, le Thibet ou le Grand-Chaco.

La partie de terre appelé, France n'a rien pour m'intéresser qui ne soit égalé ou surpassé dans quelque autre partie. Et puis, en aurait-elle tant et plus que ce ne serait nullement une raison suffisante pour me convaincre qu'il faut me faire écrabouiller pour elle: je l'ai dit, je ne connais même pas la France; je serais dès lors bien bête de crever pour la défendre.

Kropotkine, dont le génie et le bon cœur sont incontestables, vient pourtant me dire, après tant d'autres, que la France est un pays de révolution et qu'il faut le conserver à tout prix indemne de tout contact avec les idées plus ou moins rétrogrades en cours dans les autres nations.

Je veux bien admettre que la France est momentanément la plus avancée des nations; mais je ne sais pas qu'elle ait aucun monopole ni qu'aucune force supérieure ait décrété pareille chose. Avant elle Rome, la Grèce, l'Égypte ont été premières parmi leurs contemporaines. Ce phénomène se répétera indéfiniment, de façon plus ou moins saillante.

Et puis, le génie révolutionnaire de la France, il faut définir cela. Je ne crois qu'à demi à ce jardin hexagonal d'idées avancées; un anglais démontre comme vraie la théorie de l'évolution et de la sélection; des savants allemands vulgarisent la chose, la précisent, et étendent les conséquences;

d'autres savants, issus de partout — dont Kropotkine — s'emparent de ces découvertes, les analysent, les commentent, les comparent, et concluent à l'anarchie. Un travail de propagande s'accomplit alors, un peu plus soutenu en France qu'ailleurs pendant les trente ou quarante premières années; mais il ne s'en suit nullement qu'il en sera toujours ainsi: la Russie qu'on croyait, il y a deux ans, un pays rétrograde et pour ainsi dire acquis à la passivité, deviendrait bien, pour un peu, l'espoir des révolutionnaires. Quelques hommes, ni les raisonnements ne peuvent prévoir des événements d'ordre si complexe que ceux compris dans la marche des sociétés.

Hegel, paraît-il, voulait donner à chaque nation un rôle particulier dans l'histoire. Kropotkine se trouve aujourd'hui d'accord avec lui, au moins en ce qui concerne la France. Mais agir ainsi c'est sacrifier l'individu à une fin, et je ne crois pas qu'aucun anarchiste commette l'inconséquence de souhaiter en arriver là; et puis, c'est vouloir la conservation des nations, non leur fusion.

Après Charles Albert, je taxe donc Kropotkine de nationalisme.

* *

Ce qu'il faut, c'est le Monde désarmé; c'est la France, cette France aux idées larges (vous savez combien, exploités de tous les Havillands, ouvriers de tous les arsenaux! ouverte à tous les hommes, afin que chacun vienne s'impreigner de son génie — puisque génie il y a. Les idées avancées ne doivent jamais être emmagasinées dans un coin, que ce coin soit un cerveau ou une nation, sous peine de devenir rétrogrades. Leur dispersion sera leur force. L'étranger viendra armé; devant lui les révoltés ne désarmeront pas, car ainsi il sera l'ennemi. Mais vouloir faire étalage de stratégie avec lui serait folie. Que sommes nous, en effet, des révolutionnaires? Je sais bien qu'il y a la foule que l'instinct mènera avec nous, mais employer l'énergie de cette foule dans une vraie guerre, oh! la déception fatale pour le grand nombre, oh! le ridicule sinistre où tomberait la radieuse idée anarchiste! Devenir soldats, porter à l'Europe l'anarchie dans une giberne, qui eut cru que les anarchistes en viendraient là?

* *

Mais, va-t-on dire, que faites vous, dans tout cela, de la révolution?

Pour beaucoup, en effet, la question de la guerre et celle de la révolution sont étroitement liées. Je pense bien, moi aussi, qu'un conflit international européen ne serait pas sans entraîner un mouvement révolutionnaire. Mais pour que ce mouvement ait une portée réelle — pourquoi se le dissimuler? — il faut qu'il soit paysan et citoyen, qu'il soit général et non localisé, qu'il ait lieu au moins dans les deux états belligérants.

On dit bien facilement: expropriation la bourgeoisie, organiser la production et la consommation communistes; l'accomplir ne se fera pas de sitôt. Car, enfin, qui osera dire que le paysan est suffisamment préparé, dans notre région surtout où 99 sur 100 ignorent tout de la question sociale, en crevant de misère.

Ce qui importe donc, c'est de propager l'anarchie. Quand partout il y aura des libertaires, alors nous pourrions envisager de façon sérieuse l'attitude à prendre devant l'excès des vilénies gouvernementales et nous imposer — pour une fois — à ceux qui nous maîtrisent.

HOMO.

DE CI, DE LA

Un Progrès

L'armée est bien l'institution la moins accessible au progrès. C'est surtout par elle, d'ailleurs, que la société conserve les restes de l'antique sauvagerie. De temps à autre, pourtant, on y change quelque petite chose, et des gens, payés plus ou moins directement pour cela, s'empressent de nous vanter ces transformations qu'ils appellent un progrès. Autrefois ce furent les poucettes humanitaires de l'André, puis la dispense du présent arme! aux gros bonnets de la maison, puis... mais demandez le reste à un réformiste de votre entourage.

Aujourd'hui, il s'agit de quelque chose de mieux, d'un engin humanitaire! (entendez bien un engin de meurtre). Oui, pendant que dans la lointaine Mandchourie les larves dévorent la chair d'hommes qui se sont stupidement enrégorgés; pendant que dans l'empire des tzars des hommes luttent pour la conquête du Mieux inconnu et périssent; pendant que partout la pensée prolétarienne s'élève vers un idéal de félicité terrestre; des hommes retardaires, mais qui ne peuvent se soustraire entièrement à la poussée pacifique du temps, en fouis dans des chiffres en de profonds laboratoires, des hommes commettent l'inconséquence d'étudier les moyens de tuer humainement. Ils sont parvenus à créer une nouvelle balle qui laissera à celui qui aura l'honneur d'avoir sa visite sous-cutanée dix chances sur cent d'en réchapper et, dans tous les cas, l'expédiera plus proprement, car, avec elle, il n'y a pas à craindre d'empoisonnement... (mais je fais grâce du reste).

Maintenant, ne doutez pas de l'impudence d'essayer ça pour de bon qui règne dans la sphère des culottes de peau. Ne doutez pas non plus que ça sera pour la première occasion, soit sur quelque champ de grève, soit dans quelque campagne toujours possible, dans un Dahomey ou un Madagascar nouveaux, où ils nous tueront ou tueront nos frères en servage. Il est vrai qu'alors ce sera humainement.

Eh bien! nous n'avons, pour le moment, qu'à leur promettre la pareille pour quelque jour... quand nous pourrions... le plus tôt possible.

H. D.

Avant le Gâtisme

Ah! conscrits, conscrits! vous que vos mères ont porté dans le tiède fleuve de leurs entrailles; vous qui avez bu le sang de leurs mamelles et goûté, sur leurs poitrines, le lait des tendresses humaines; vous qu'attendent les gorges amoureuses sous l'aubépin d'avril, jusques à quand souffrirez-vous d'être bêtes de somme dans l'écurie des imposteurs?

La honte ne vous prend-elle point de jouer ainsi les masques avinés d'un infâme carnaval? Courbez-vous à jamais le front sous cette loque boueuse et sanglante qu'ils nomment drapeau? Votre vie que, sans rémission, pourrira l'ignominie de la caserne, l'hébététe féroce du patriotisme, ne la consacrez-vous donc jamais aux révoltes saintes de la pitié? Ne refuserez-vous pas, vous que la geôle militaire n'a point encore saisis, ne refuserez-vous pas l'obésité vile et l'uniforme exécré, pour jeter, sous un ciel libre et pur, les semences fraternelles d'une société plus juste, le grain nourricier d'où jaillira une moisson bénie de justice, de paix, d'amour et de bonheur?

Laurent Tailhade.

Imbeciles et Greûins.

« Conscrits ».

Contre la Morale courante

Les hommes consentent bien à ne plus pratiquer la religion, à l'attaquer même; mais rares sont ceux qui osent attaquer la morale, sa remplaçante ou plutôt sa continuante si j'ose m'exprimer ainsi.

Chaque philosophe, au contraire, s'ingénie à élaborer une morale soi-disant personnelle, mais qui, en réalité, ne diffère des autres que par des nuances insignifiantes; elle s'en va, d'ailleurs, sans plus de succès que les précédentes, ayant fait couler de plus ou moins grands flots d'encre, et disparaît avec un disciple inconnu que les journaux nous font connaître à sa mort.

C'est que toutes ces morales sont entachées d'un vice radical qui doit forcément les faire rejeter comme pernicieuses ou antinaturelles. Elles ne sont, en effet, qu'une nouvelle forme de la religion et, partant, sont souillées des mêmes erreurs, donc passibles des mêmes reproches.

Le sacrifice est la base de toutes les religions. La religion chrétienne, comme les autres, est entièrement échafaudée sur ce principe antinaturel. Jésus, son fondateur, venant racheter les péchés des hommes par le sacrifice de sa vie en est la preuve la plus frappante. La souffrance volontaire est considérée, en religion, comme l'acte le plus admirable, le plus propre à plaire à Dieu. Ne péchez pas, mortifiez-vous, tels sont les commandements de l'Eglise. Or, ce qu'ils appellent le péché est conforme à notre nature et la résistance aux lois naturelles est bien le sacrifice le plus pénible que l'homme puisse tenter. Aussi cherche-t-il à se tromper lui-même dans l'exercice de ses devoirs envers l'être qu'il appelle Dieu et se voue-t-il ainsi à l'hypocrisie (jésuitisme).

S'il n'en était pas ainsi, s'il voulait accomplir scrupuleusement les commandements de Dieu et de l'Eglise, il ne tarderait pas à arriver à l'abrutissement, à la folie, et même au crime.

Le sacrifice imposé par les religions modernes est dû à la persistance de la cruauté primitive en l'homme actuel.

Nous pouvons appuyer nos dires : Au début, pour ne point voir la disparition de l'espèce, l'homme fut contraint à une lutte incessante contre les animaux, ses compétiteurs terrestres. Peu à peu, il prit goût à cette lutte (tant est grande l'influence du milieu) et les combats, le sang versé, devinrent, ou à peu près, la condition sine qua non de son existence.

D'autre part, le peu d'intelligence qui se manifestait en lui fut insuffisant à lui expliquer les phénomènes qui l'entouraient. Il eut recours à un Dieu pour cela. A mesure que son intelligence se perfectionna, Dieu se perfectionna aussi. Pendant que l'homme fut essentiellement cruel et amateur de luttas et de sang, il s'imagina, en effet, que Dieu avait les mêmes goûts. Il immola en son honneur soit des humains, soit des animaux; mais à mesure qu'il perdait de sa bestialité, le sacrifice humain disparaissait, puis le sacrifice animal; Dieu, digne reflet des hommes, devenait du même coup moins exigeant.

Aujourd'hui, il ne demande plus guère le sacrifice de la vie au sens physiologique du mot; mais il réclame impérieusement le suicide moral de chaque individu. On a des sens, mais c'est pour ne pas en jouir; des facultés, mais il faut se garder de les utiliser; des organes, mais on doit les laisser s'atrophier.

Des deux sacrifices, nous hésitons pour dire quel est le pire.

Eh bien, la morale des peuples « civilisés » n'est qu'une transformation des religions en général et de la chrétienne en particulier; car, elle aussi, préconise le sacrifice. La vertu, en effet, qui n'est que la déduction de l'observation des règles de morale, n'est rien autre qu'une suite de privations: est vertueuse la jeune fille qui résiste aux lois de la nature, qui se prive du plaisir de l'amour, qui se soumet aux lois et préjugés, qui souffre pour assister autrui, etc., etc.

Amour de la patrie, entraînant le sacrifice de la vie; respect des lois, entraînant le sacrifice de la liberté qui fait la joie de vivre; devoirs envers la chimère Dieu, entraînant le sacrifice de l'individu tout entier; tels sont les principaux commandements de la morale courante contemporaine.

Or, le sacrifice est l'acte dégradant par excellence. Il est un suicide lent de notre être. Il aigrit et pervertit celui qui se croit obligé de le subir. Il est l'assassin de l'originalité, ce fruit si savoureux. Il est criminel.

La morale actuelle est donc hideuse autant qu'absurde et le contraire de la vraie morale qui, sans avoir rien d'arbitraire, aura pour but: le plus de bonheur possible pour tous.

Peut-être reviendrons nous plus tard sur cette morale.

RÉMUS.

ÉDUCATION ANARCHISTE

Travaux pénibles ou répugnants

Si à tous les salariés nous posions cette question: « Le travail que vous faites, l'accomplissez-vous avec enthousiasme? » nous sommes assurés d'obtenir une réponse négative; tous prétextant que le travail auxquels ils se livrent est pénible ou répugnant. Il s'ensuit donc un dégoût pour le travail obligatoirement accompli.

Se basant sur ce raisonnement, les anarchophobes objectent qu'une société dans laquelle les individus seraient libres de se livrer aux seuls travaux de leur choix, il s'ensuivrait un abandon complet des travaux pénibles ou répugnants, indispensables cependant aux besoins de la collectivité. Examinons cette objection.

Dans l'étude sur les paresseux, j'ai démontré que l'enfant livré à lui-même accomplissait ce qu'on reproche à l'homme de ne vouloir accomplir. Mais existe-t-il des métiers pénibles et répugnants? Nous répondons oui. Dans la société actuelle, il existe si peu de choses qui ne soient l'un ou l'autre que les métiers n'échappent pas à cette règle.

Les métiers sont surtout répugnants et pénibles parce qu'on est contraint de les accomplir, il n'en est pas ainsi, même dans la société actuelle, lorsque volontairement on accomplit un travail quelconque; exemple:

La chasse, la pêche, le jardinage, les sports tels que la bicyclette, le foot ball, les travaux auxquels on se livre chez soi — parfois très divers, mais utiles — après le labeur salarié, sans contrainte aucune, sont exécutés avec quelque plaisir.

Qu'on érige en métier la chasse, la pêche ou les sports, on verra bientôt ces amateurs se détourner de ce qui, pour eux, hier était une satisfaction et, demain, n'éprouver que de l'aversion pour leur métier.

Le progrès constant du mécanisme nous fait augurer la quasi-suppression de toute main d'œuvre, et lorsque nous aurons toute latitude de nous en servir à notre guise, il est certain que nous n'éprouverons aucune

peine ni répugnance à nous livrer à n'importe quel travail.

Ravalé au rôle de machine, faisant toujours les mêmes mouvements, l'ouvrier finit par n'éprouver que dégoût pour son travail; mais s'il lui était loisible de varier ses travaux — toute question technique aujourd'hui étant à peu près disparue, il pourrait le faire — c'est l'opposé qui se produirait.

En fait de métier répugnant, celui qu'on nous jette le plus souvent comme un obstacle à nos théories libertaires, est celui de vidangeur; notons en passant que les fosses d'aisance n'ont pas toujours existé, conséquemment le métier de vidangeur non plus, et que l'humanité ne s'en portait guère plus mal. Mais répondons.

Si les vidangeurs, par dégoût pour leur métier, se refusaient à le vouloir exercer, qu'advierait-il? A moins de vouloir se faire aux odeurs fétides et encourir les risques de maladies, les possesseurs de fosses d'aisance se livreraient eux-mêmes à l'accomplissement de ce métier, nous n'ayons aucun inconvénient; mais cette hypothèse est-elle la seule?

De nos jours, tout est monopolisé, et des exploités que nous payons pour nous en débarrasser, s'engraissent même avec nos excréments après les avoir vendus nature ou transformés en produits chimiques, engrais, guano, phosphate, voire même acide. N'est-il donc point logique de conclure que ceux qui auraient besoin des produits sus-indiqués viendraient les chercher où ils se trouveraient? Le cultivateur, le jardinier qui, aujourd'hui, sont en peine de cette marchandise — car c'en est une — se feraient aussi, je crois, un plaisir d'avoir à discrétion ce que la culture réclame comme indispensable.

D'autre part, la science n'a pas dit son dernier mot, et déjà existent en des endroits fortunés des machines perfectionnées permettant d'accomplir le métier qui nous occupe sans qu'on éprouve ni peine, ni dégoût.

A. BEAURE.

LES ABEILLES

(POÉSIE)

Dans le tronc d'un vieil arbre abattu par l'orage,
Des abeilles, jadis, bâtaient leur ouvrage:
Un tout petit état où chaque volonte
Travaillait au profit de la communauté.
Là, tous les citoyens, sans l'ordre d'aucun maître,
Dés que l'astre du jour, au ciel daignait paraître,
S'envolaient vers les champs embaumés de senteurs,
Butiner le doux miel au sein même des fleurs,
Et pendant tout l'été la troupe prévoyante
Amassait pour l'hiver nourriture abondante.
Enfin, tout allait pour le mieux
Chez ces êtres laborieux,
Quand un homme cupide, un paysan pratique,
En bânaat, découvrit la pauvre république,
Et, jurant sur le champ d'en retirer profit,
Des mouches se saisit.
Depuis ce jour, l'abeille, au travail intrepide,
Apporte en vain du miel; la ruche est toujours vide;
Mais notre laboureur a quitté son métier,
Car le petit insecte en a fait un rentier.
Votée sort est ainsi, travailleurs, à mes frères!
De vos rudes travaux, vous ne profitez guère.
Et plus vous produisez et plus sont exigeants
Ministres et patrons qui vous font indignes.
Vous faites des palais pour d'ingrats parasites
Qui vous laissent sans gîtes;
Vous cultivez les champs d'où mûrira le grain
Et vous manquez de pain!
Si de l'abeille, amis, l'homme a fait la conquête
Ce n'était qu'une bête.
Mais l'homme exploitant l'homme est un fait monstrueux,
Et cela cessera, oh! bourgeois vertueux, traveux,
Debout! les opprimés! Debout! race avachée!
A bas les oppresseurs! et vive l'anarchie!

SOCIALISTES ET ANARCHISTES

Les socialistes... révolutionnaires reprochent aux détenteurs du Pouvoir actuel de ne pas vouloir leur laisser faire la Révolution.

— Comment! s'écrient-ils, législateurs, hommes d'Etat, présidents du conseil, vous invoquez à tous propos, du haut de la tribune parlementaire, les grands principes de la Révolution de 1789 dont soi-disant vous vous inspirez, et quand nous parlons d'appliquer ces principes, autrement dit d'accomplir une Révolution nouvelle, vous vous ébahissez, vous jetez les hauts cris, vous rechignez.

Nous sommes de mauvais Français, des sans-patrie, des malfaiteurs, des suspects, des visionnaires!

Logiquement, vous devriez ou répudier ces principes, ou nous reconnaître le droit de les continuer, de les faire revivre.

Les socialistes... révolutionnaires poursuivent:

— Nous savons bien pourquoi vous invoquez les grands principes de la Révolution de 1789: c'est qu'elle fut votre, qu'elle vous fit, à l'aide du peuple, ce que vous êtes, elle vous mit aux mains le Pouvoir que vous appesantissez sur nous. A cette heure, vous êtes satisfaits, vous trouvez pour le mieux cet état de choses, vous avez atteint votre apogée, rien à désirer... Si, d'y rester, de conserver votre omnipotence, votre privilège de classe.

Où, mais, et nous?

Nous, dont la misère entretient votre opulence, qui subissons l'autorité que vous détenez, voilà assez longtemps que ça dure (146 ans); nous sommes las, nous voulons changer notre sort; vous avez changé le vôtre, nous reconnaissons bon le moyen que vous avez employé, nous voulons employer le même, nous voulons faire notre Révolution; bon gré mal gré, nous la ferons!

Très bien! très bien! approuvent les anarchistes.

— Et après?

— Après, nous établirons la société de nos rêves: le collectivisme!

« La production socialiste n'est pas compatible avec la liberté du travail, c'est-à-dire avec la liberté pour l'ouvrier de travailler quand, où et comment il l'entendra. C'est vrai, sous le régime du capitalisme, l'ouvrier jouit encore de la liberté jusqu'à un certain degré. S'il ne se plaît pas dans un atelier, il peut chercher du travail ailleurs. Dans la société collectiviste, tous les moyens de production seront concentrés par l'Etat et ce dernier sera le seul entrepreneur. L'ouvrier de nos jours jouit de plus de liberté qu'il n'en posséderait dans la société collectiviste. » (K. Kautsky, *Les bases de la social-démocratie*, chap. 10).

Ah! voilà le hic. Et, comme à vos aînés, chers socialistes... révolutionnaires, les anarchistes vous reprochent de manquer de logique. En peu de mots, voici:

Vous n'êtes pas sans savoir que le régime que vous préconisez ne nous sourit aucunement. L'Etat patron, voyez-vous, est une triste chose. Renseignez vous plutôt auprès des « administrés », employés de la poste, des chemins de fer, ouvriers des manufactures de tabac, des arsenaux, etc. Là-dans, pas de recours pour les « petits ». Pour eux, obligation absolue — pas dans les termes mais dans les faits — de se résigner, de soupler, de subir. Pas de chef directement responsable auquel s'adresser. Les autres sont inaccessibles.

Nous tous, à titre de clients, n'avons

N° 3 Feuilleton de l'Ordre

L'ANARCHIE

Sa philosophie. — Son idéal

Par P. KROPOTKINE

Et quand le physiologue parle de la vie d'une plante ou d'un animal, il y voit plutôt une agglomération, une colonie de millions d'individus séparés, qu'une personnalité une et indivisible. Il vous parle d'une fédération d'organes digestifs, sensuels, nerveux, etc., tous très intimement-liés entre eux, tous subissant le contre-coup du bien-être ou du malaise de chacun, mais vivant chacun de sa vie propre. Chaque organe, chaque portion d'organe, à son tour, est composé de cellules indépendantes qui s'associent pour lutter contre les conditions défavorables à leur existence. L'individu est tout un monde de fédérations, il est un cosmos à lui seul!

Et dans ce monde, le physiologue voit les cellules autonomes du sang, des tissus, des centres nerveux; il reconnaît les milliards de corpuscules blancs — les phagocytes — qui se portent aux endroits du corps infectés par des microbes, pour y livrer bataille

aux envahisseurs. Plus que cela: dans chaque cellule microscopique, il découvre aujourd'hui un monde d'éléments autonomes, dont chacun vit de sa vie propre, recherche pour lui-même le bien-être et l'atteint par le groupement, l'association avec d'autres que lui. Bref, chaque individu est un cosmos d'organes, chaque organe est un cosmos de cellules, chaque cellule est un cosmos d'infiniment petits; et dans ce monde complexe, le bien-être de l'ensemble dépend entièrement de la somme de bien-être dont jouit chacune des moindres parcelles microscopiques de la matière organisée.

Toute une révolution se produit ainsi dans la philosophie de la vie.

Mais c'est surtout en psychologie que cette révolution amène aux conséquences de la plus haute portée.

Tout récemment encore, le psychologue parlait de l'homme comme d'un être entier, un et indivisible. Resté fidèle à la tradition religieuse, il aimait classer les hommes en bons et mauvais, en intelligents et stupides, en égoïstes et altruistes. Même chez les matérialistes du dix-huitième siècle, l'idée d'une âme, d'une entité indivise, continuait à se maintenir.

Mais, que penserait-on aujourd'hui d'un psychologue qui parlerait encore ce langage! Le psychologue de nos jours voit

dans l'homme une multitude de facultés séparées, de tendances autonomes, égales entre elles, fonctionnant chacune indépendamment, s'équilibrant, se contredisant continuellement. Puis dans son ensemble, l'homme n'est plus pour lui qu'une résultante, toujours variable de toutes ces facultés diverses, de toutes ces tendances autonomes des cellules du cerveau et des centres nerveux. Toutes sont reliées entre elles au point de réagir chacune sur toutes les autres, mais elles vivent de leur vie propre, sans être subordonnées à un organe central — l'âme.

Sans que j'entre dans de plus amples détails, vous voyez ainsi qu'une modification profonde se produit en ce moment dans l'ensemble des sciences naturelles. Non pas qu'elles poussent leur analyse jusqu'à des détails que l'on aurait d'abord négligés. Non! Les faits ne sont pas nouveaux, mais la façon de les concevoir est en train d'évoluer, et s'il fallait caractériser cette tendance en peu de mots, on pourrait dire que, si autrefois la science s'attachait à étudier les grands résultats et les grandes sommes (les intégrales, dirait le mathématicien), aujourd'hui elle s'attache surtout à étudier les infiniment petits, les individus dont se composent ces sommes et dont elle a fini par reconnaître l'indépendance et l'individua-

lité, en même temps que leur agrégation intime.

Quant à l'harmonie que l'esprit humain découvre dans la nature et qui n'est, au fond, que la constatation d'une certaine stabilité de phénomènes, le savant moderne la reconnaît sans doute, aujourd'hui plus que jamais, mais il ne cherche plus à l'expliquer par l'action de lois conçues selon un certain plan, préétablies par une volonté intelligente.

Ce qu'on appelait « loi naturelle » n'est plus qu'un rapport entre certains phénomènes, entrevu par nous, et chaque « loi » naturelle prend un caractère conditionnel de causalité; c'est-à-dire: si tel phénomène se produit dans de telles conditions, tel autre phénomène suivra. Point de loi placée en dehors du phénomène; chaque phénomène gouverne celui qui le succède, non la loi.

(A suivre).

Camarades,
Après avoir lu "L'Ordre",
faites le lire à vos amis.

Adresser les abonnements: 21, rue du Temple, Limoges.

nous pas à nous plaindre du genre de fabrication, du prix, de la qualité des objets fournis à la consommation par l'Etat? Unanimement oui. Hélas! ce patron est très sourd et, d'ailleurs, trop impersonnel.

Les formidables coopératives dont vous ambitionnez d'établir le fonctionnement dans la cité future, il en existe devant vos yeux; voyez ce que ça donne, et plusieurs fervents socialistes... révolutionnaires en ont constaté la défectuosité.

Les fonctionnaires, les hiérarchies, les réglementations, croyez-m'en, nous en avons par dessus la tête et ne sommes point disposés à nous en laisser imposer davantage. Au surplus, nous avons maintes fois formulé nos critiques sur votre idéal, maintes fois nous les formulons encore, mais ce n'est pas le but que je me propose en cet article.

Il suffit, pour la démonstration que je tente, que vous sachiez que si vous arriviez à instaurer le régime qui vous est cher, nous serions des mécontents. Je vais plus loin: je dis que la grande majorité des socialistes, les « obscurs », lorsqu'ils auraient porté leurs chefs de file au pinacle et que, peu après, ils seraient convaincus de l'impossibilité de leur régime, qu'ils viendraient grossir nos rangs.

Or, ce serait un antagonisme pire succédant à un antagonisme. Fatalement, vous, les nouveaux satisfaits, auriez intérêt, consacriez tous vos efforts à conserver le nouvel état de choses et à l'imposer par la force. Vous invoqueriez à votre tour les grands principes de votre Révolution, à condition, toutefois, de s'en tenir là.

Et c'est là, précisément, que réside votre manque de logique: vous feriez aux autres ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fit. Contre nous qui serions restés, ce jour comme la veille, des révoltés, il n'y aurait pas de répression assez violente.

A cela, je vous défie de me présenter une objection sérieuse. Et ma conclusion en découle toute simple:

Les anarchistes aideront aux socialistes à faire la Révolution, mais les empêcheront de conduire le peuple dans de nouveaux et toujours mêmes errements.

O. SÉCUR.

ACQUITTÉS

Après six mois de détention préventive, les inculpés dans l'attentat contre leurs majestés Loubet I^{er} et Alphonse XIII, viennent d'être acquittés par le jury de la Seine, ceci malgré l'échafaudage des mensonges policiers et le bafouillage fielleux du même jury du procès de Tante. Ce dernier, au cours des débats, s'est fait dire son fait par plusieurs témoins, notamment par Sébastien Faure, Maxence Roldes et Fortuné Henry.

Malato, Harvey, Vallina et Caussanel sont donc acquittés, c'est entendu, mais il y a des coupables: ceux qui les ont détenus, forgé l'accusation et demandé leur condamnation. Libre à leurs victimes de les absoudre. Decamps, Dardare et Leveillé trouveront un vengeur en Ravachol. Bulot s'en souviendra jusqu'à sa crevasse.

L. DESJARDIN.

CHRONIQUE LOCALE

Vive la Liberté!

Depuis qu'aux victoires ouvrières d'avril et quelques mois précédents a succédé la victoire patronale de Monteux et autres, les sycophantes du patronat étalent toute leur haine, toute leur infamie.

Hantés par la peur de nouvelles revendications, tous les militants connus, tous les ouvriers suspects de quelque énergie sont chaque jour évincés des bagnes où, cependant, quelques-uns travaillaient depuis de nombreuses années sans jamais avoir reçu aucun reproche.

Qu'importe la famille, les enfants, irresponsables, cependant des actes de leur père? — Crevez, graine d'ouvriers! l'omnipotence de l'industriel le veut. Ailleurs, marqué à l'encre rouge, inutile de se présenter. Ainsi l'exige la liberté patronale.

Quelques petits patrons ou des associations ouvrières voudraient bien occuper les victimes du grand patronat, mais les inventions de Gutenberg, de Jacquard et de bien d'autres de nos contemporains n'étant qu'accessibles aux gros industriels, impossible de satisfaire à leurs désirs. Pour économiser quelques centimes, des socialistes mêmes, au nom du progrès, ne contestent pas l'utilité du chômage avec son cortège de misères; que dis-je? ils l'approuvent. Pauvres fous! (ou autre chose...)

Et en présence de cet étalage de vilénies, plus un geste, pas un mouvement de révolte. Faudrait-il croire qu'il n'existe plus un homme à Limoges? Ou des haines s'accumulent-elles pour éclater un jour terribles? C'est ce que nous osons espérer. Avec Jules Jouy nous disons:

Patrons, las d'Héliogabales,
D'effroi saisis,
Quand vous tomberez sous nos balles,
Chair à fusils,
Pour que chaque chien sur vos trognes
Pisse à l'écart,
Nous leur laisserons vos charognes,
Chair à Macquard.

Vous l'aurez voulu, Messieurs, et ce sera justice.

Léonce DEVERGER.

A nos adversaires

Nous n'avons aucune prétention à l'infailibilité. Dans les renseignements que nous fournissons à nos lecteurs, il se pourrait que, parfois, notre bonne foi ait été surprise, ne recueillant pas toujours nous-mêmes et sur place nos renseignements.

Lorsque nous nous serons trompés, que ceux que nous attaquons pourront le démontrer, C'EST AVEC JOIE que nous ferons les rétractations nécessaires.

Jusqu'à ce jour, c'est avec douleur que nous avons eu à dire TOUTE LA VÉRITÉ. RIEN QUE LA VÉRITÉ, en ce qui concerne nos allégations contre certains adversaires qui, sur le *Socialiste du Centre* ou sur le *Populaire*, cherchent à se couvrir.

Nous avons fourni des preuves; eux nous répondent par des arguments macaroniques.

Nous ajoutons que les détails des faits que nous leur reprochions nous ont été fournis par de nombreux et assidus clients du Coopé, amis politiques de l'administration, politiquement parlant, nos adversaires. Ces derniers doivent rire et être fixés sur la bonne foi de certains de leurs amis politiques.

Ce sera avec plaisir que nous apprendrons que les griefs que nous avons reprochés n'existent plus, mais ils ont existés.

LA RÉDACTION.

P. S. — Goursaud, secrétaire du syndicat des typographes (?) soucieux de défendre sa cause en défendant celle de ses patrons, n'est que stupide.

Tous les chômeurs de la corporation du Livre n'ont pas été embauchés le jour de l'apparition du *Populaire*, et le fait serait-il vrai, que ce n'aurait été que pour un coup de main, les linotypes les remplaçant. Bon nombre d'ouvriers de cette corporation étant occupés comme journaliers dans les fabriques de porcelaine ne demandent pas mieux que de reprendre leur ancien métier.

Quant à la question du *Socialiste*, dont une partie fut composée à la *Gazette du Centre*, nous maintenons que, seuls, deux imprimeurs de Limoges furent sollicités pour ce travail: la *Gazette* et le *Courier*.

Nous signalons, en passant, que le propriétaire de la *Gazette* a refusé de signer le tarif des machines à composer élaboré par la chambre syndicale des typographes de Limoges.

Puis, que signifie ce long silence à répondre à nos accusations quand on possède un quotidien et un bi-hebdomadaire?

Post-Scriptum

La *Croix* insérerait la semaine dernière une reproduction... tronquée — cela va de soi — de mon article « Palinodies et Arrivisme » paru dans le numéro 3 de l'*Ordre*... Ce qui rend toujours plus évident que nous faisons « le jeu de la réaction » — n'est-ce pas?...

La divine *Croix* devine — et nous décoche cette petite flèche en son préambule — que nous avons l'intention de troubler l'ordre actuel. O Perspicacité! Puis, elle aboutit à reconnaître justes nos critiques et s'en sert. O Logique!...

Donc, je me permets d'ajouter ce post-scriptum à mon article plus haut cité.

Nous discutons avec les socialistes — le ferons-nous toujours? — car les pauvres n'ont pas le droit de nous répondre — parce qu'ils égarent beaucoup de jeunes individualités, annihilent beaucoup d'énergies qui seraient heureuses de s'employer à une transformation sociale rationnelle qu'elles souhaitent ardemment.

Mais, la *Croix*, faudra-t-il prendre la peine de lui dire son fait chaque fois que nous discuterons avec d'autres adversaires?... Allons donc!... Si elle n'était que canaille... Oui... Là, sincèrement, elle est trop bête...

RUBAL.

Rire est le propre de l'homme

Nous avons reçu les... lettres ci dessous:

« Monsieur le gérant,

« Comme vous désirez supprimer le caractère de nos articles en les tronquant, nous nous voyons dans l'obligation de vous refuser, dès aujourd'hui, toute collaboration.

« Nous espérons que vous voudrez bien publier cette note dans votre plus prochain numéro (10 décembre).

« Vos anciens rédacteurs,

« Pierre QUIROUL et I. RONI. »

« Monsieur mon ex-supérieur,

« Je vous prie de remettre la carte de rédacteur portant mon nom à la personne qui vous payera le franc que je vous devais. Je tiens à faire parvenir ce bristol au maire, afin que messieurs vos amis n'abusent pas de mon nom.

« Je fais des vœux pour que votre académique journal continue sa très intéressante publication.

« Votre ex-rédacteur, d'un style trop libre pour des pontifes, vous envoie ses sincères encouragements.

« I. RONI L'ENGUELEUR. »

Précisons. I. Roni et Pierre Quiroul nous quittent volontairement, parce que nous nous sommes refusés à l'insertion de leurs articles sans qu'au préalable nous en ayons corrigé le style, que nous jugions un peu long, amphigourique et quelques qualificatifs déplacés.

Il leur plaît, pour ces faits, de nous adresser des sottises.

Chacun ne donne que ce qu'il peut.

LA RÉDACTION.

A TRAVERS LES BAGNES

Ce bon M. Monteux

LES ORIGINES D'UNE FAUSSE POPULARITÉ

Quelles crapules que les honnêtes gens! s'écriait un jour dans un accès de dégoût un écrivain célèbre.

Quels gredins que les philanthropes, pourrait-on ajouter, car, cette espèce *soporifique* est aussi dangereuse que nos modernes Mabillean en congratulations présidentielles, pour annihiler toute tendance vers l'émancipation intégrale chez les déshérités.

Il faut remonter à six ans environ pour constater pleinement l'influence morale, intense, de l'adipeux industriel sur ses exploités. Vers cette époque, en octobre, à l'occasion d'une absurde tradition — qui cependant devrait être passée de mode — « Crépin » soi-disant Saint, patron des cordonniers (il serait oiseux de rechercher pourquoi) fournit un excellent prétexte congratulatoire entre Monteux et ses *chers collaborateurs*. Sur l'instigation d'une poignée de mufles en rupture de gueuleton, la grande majorité du personnel célébra le saint en question et, comme cela se fait malheureusement trop fréquemment en d'autres métiers, convièrent le *singe* et les siens — c'était indubitable — à l'indispensable banquet suivi de bal où tout le monde fraternise (!?)

Là en l'absence, calculée sans doute, du maître, son représentant, sorte de niais grotesque qui présidait, annonça en son nom un semblant de speech amphigourique où personne ne comprit rien, mais dont le ridicule n'échappa à aucun; cependant, comme tout patron qui se respecte doit faire échange de bons procédés, le champagne fut offert ensuite, au dessert, comme remerciements aux banquetteurs toujours par le bêta plus haut cité; puis, vint le bal où se compléta la fraternité esquissée à table et dans une promiscuité toute spéciale.

Ce flirt occasionnel, mais combien stupide! à la suite d'autres platitudes innombrables devait forcément aboutir à de nou-

veaux rapprochements malsains dont devait naturellement bénéficier le patron tôt ou tard. Cela se présenta à quelque temps de là; en effet, il n'était bruit à ce moment que des habitations à bon marché: « le Foyer Limousin » spéculation financière où opérait un banquier très pratique en compagnie de divers exploités de renom, faisait à ce moment *marcher* les gogos ouvriers, Monteux saisit l'occasion de la popularité en entrant dans la combinaison; c'est de ce jour que date son pseudo *bon-garçonisme*.

Avec deux ou trois boniments d'une prolixité énervante ou sa faconde emphatique se donna libre cours, la quasi totalité des ouvriers s'embarqua dans l'affaire avec quelques actions de 25 francs (la plupart n'en prirent qu'une seule) chacun se voyait déjà possesseur de la maisonnette rêvée avec l'inséparable petit jardin.

A quelque temps de là, de tous ces actionnaires (?) bien peu voulurent continuer à souscrire voyant le rêve irréalisable ou... trop éloigné; il ne resta donc qu'une quinzaine de privilégiés pour persévérer, les mêmes qui devaient plus tard — à part deux, croyons-nous — fournir le premier élément de jaunisse; les autres se firent tous rembourser *sans intérêt*, notre israélite n'y perdit pas! comme bien l'on pense.

(A suivre)

MONTEUX.

P. S. — Nous apprenons que depuis quelques semaines dans certain atelier, les comptes sont arrêtés dès le vendredi, c'est-à-dire plus de vingt quatre heures avant la paye et contrairement à toute logique, l'ouvrage en chantier n'est pas compté, n'y eut-il qu'une heure de travail pour terminer; cela fait que l'ouvrier au lieu d'être rémunéré intégralement, au moment de passer à la caisse, se trouve fréquemment avoir 8 à 10 francs et plus reportés sur la paye suivante et cela arbitrairement, c'est donc une rallonge à l'avance que fait déjà l'exploité à son « bon patron ». Il va sans dire que ce nouveau procédé rapporte considérablement au très pratique fils de Sem. Toujours les *bêtis pénibles*, quoi! *Eccé Homo!*

M...

Chez Dumont

CHARITÉ CHRÉTIENNE

A fin de soulager les misères causées par le chômage, M. Dumont, de sinistre mémoire, imprimeur de la *Croix* que dirige l'abbé Ardant, n'occupe guère dans son bague que des exploités non syndiqués.

Alors qu'à Limoges il existe de nombreux chômeurs de la corporation du livre, il oblige son personnel à travailler douze heures par jour, ceci malgré la loi; tant pis si les syndiqués et leur famille se serrent le ventre, la charité chrétienne n'a rien à y voir.

Chez Dublanche!

Là encore existe une maritorne cul-béni, membre de quelque grande confrérie qui, avec une audace toute jésuitique fait subir à ses subordonnés de tout sexe — car elle est aussi garde chiourme — toute sa haine à ceux ou celles qu'elle comprend ne pas posséder sa fiévreuse piété. Comme toujours (la porte) est son argument suprême, que cette dame sache qu'un de ces jours, si elle continue, il se trouvera quelqu'un pour lui administrer la fessée que depuis longtemps elle a si bien méritée. Dut son bon dieu lui en tenir compte.

P. RET.

CHRONIQUE DÉPARTEMENTALE

SAINT-JUNIEN

La grève des papetiers

Ne pas confondre avec les papetiers; celles-là confectionnent les sacs en papier, alors que les papetiers fabriquent le papier de paille.

La grève la plus énergique que nous ayons eue.

Le sabotage dans les règles.

Des cinq usines, les portes furent enfoncées; toutes les marchandises brûlées ou détériorées.

Les gendarmes furent culbutés; les autorités étaient impuissantes.

Victoire au bout de deux mois de lutte.

La grève des papetiers

Ces ouvriers, pour la plupart venant de la campagne, travaillent à des prix dérisoires.

Avant le syndicat, quarante sous par jour en moyenne pour une journée de douze heures, par équipes de minuit à midi et vice versa. Ils demandaient une augmentation de salaire, 50 centimes par jour et une répartition à peu près équitable du travail en été, morte saison qui occasionne quelquefois quatre ou cinq mois de chômage.

Ces camarades, presque tous illettrés, firent preuve d'une énergie peu commune, allant en manifestation débaucher des papetiers à des usines distantes de près de trente kilomètres de la ville. Pour qui connaît la puissance du trust des Papeteries du Limousin, un arrêt général était indispensable pour assurer la victoire; mais l'éducation syndicale n'avait pas assez pénétré les milieux ouvriers pour qu'un tel mouvement soit possible.

La grève se termina par une transaction.

La grève des ouvriers en bâtiments

Cette grève fut bien la plus pacifique qu'ait eu à enregistrer le mouvement syndical de notre ville.

Néanmoins, elle se termina à la satisfaction des ouvriers qui obtinrent une moyenne de 0 fr. 05 d'augmentation à l'heure.

Observation est faite que les patrons du bâtiment sont tous de petits entrepreneurs; en s'obstinant dans leur entêtement, ils seraient allés à la ruine.

Il nous reste, puisque nous ne nous arrêtons pas aux grèves minuscules qui passèrent presque inaperçues et desquelles il serait difficile de tirer des déductions concluantes, à parler de la grève générale des cuirs et peaux, grève qui comporta une leçon coûteuse, terrible et des enseignements inoubliables.

D'abord, quelques détails.

Pour une journée de onze heures et demie, un mégissier gagnait, avant que ne se constituent les syndicats, une moyenne de 3 francs; les manœuvres gagnaient 2 francs.

Les usines étaient une vraie chiourme; des sonnettes électriques pour compter le nombre de peaux passant par les mains de chaque ouvrier; des gardes-chiourmes épiant vos mouvements. Trop longtemps aux W. C.? Congé immédiat. Un geste? Une parole? Passez au bureau. Le baigne industriel dans toute sa beauté! La centralisation industrielle a dévoré la trentaine de mégisseries qui fonctionnaient autrefois; il ne reste sur la place que deux usines rivales: Raymond, Dumas et C^{ie} et Desselas; c'est dire que quand on est expulsé d'une usine, il ne faut pas espérer être embauché sur la place.

Par une action persévérante et tenace, le syndicat était arrivé à porter les journées à 4 francs pour dix heures de travail et la discipline, devant l'étroite solidarité des mégissiers, s'était sensiblement relâchée; en face d'exemples convainquants, la morgue des chiens couchants s'était pour ainsi dire fondue. Seuls, les salaires de manœuvres n'avaient pas été proportionnellement élevés; ils étaient et sont encore de 2 fr. 75 par journée de dix heures d'un travail qu'ils sont obligés d'exécuter les pieds continuellement dans l'eau. C'est donc sur cette revendication: augmentation progressive des salaires jusqu'à concurrence de 3 fr. 50 qu'éclata le dernier conflit.

Les mégissiers ne demandaient rien; c'était pour leurs camarades moins bien partagés qu'ils faisaient la grève.

La grève n'eut rien de spontané. D'interminables discussions rapportées fidèlement aux patrons, comme toujours, mirent ceux-ci sur leurs gardes. Avant qu'elle ne fut déclarée, les gendarmes avaient envahi l'usine.

La sortie fut générale. Le souvenir de la prise d'assaut des usines, lors des précédentes grèves, inspirait une crainte salutaire à ceux des ouvriers qui auraient eu l'intention de trahir.

D'ordinaire, aussitôt qu'une grève, même minime, éclatait, il était organisé une réunion générale de toutes les corporations de notre ville, ceci dans le but de populariser le mouvement. Cette fois, bien que les 700 grévistes lui donnassent une grande importance, il n'en fut rien.

Ce que furent les réunions de la grève? Rien de tragique, allez! Les vieux clichés furent déterrés et servis régulièrement sans une syllabe de changée: « Serrez les rangs, camarades; soyez calmes dans votre énergie; les renégats rentrent à l'usine, laissez faire, c'est le syndicat qui s'épure tous les jours; ils se montrent arrogants, méprisez-les! Les gendarmes insultent, menacent, frappent, répondez-leur par le mépris! » Et les grévistes ont méprisé; eh! oui, ils ont méprisé; et le syndicat s'est épuré... Il s'est épuré... mais d'une telle façon, qu'il n'est plus resté sur le carreau que les victimes. Et les gendarmes! Ils ont insulté, frappé, emprisonné, et, seul, le mépris leur a répondu. Des exaltés disent que le mépris est une arme bien insuffisante en certains cas; bien sûr, ils ont tort. Cependant, quand des victimes, des sacrifiés, le ventre criera famine, ils auront encore la faculté de leur répondre par le mépris.

Le syndicat des cuirs et peaux qui, jusqu'alors, était réputé le plus solide est dans une posture fâcheuse et les autres, de sa dé faite, subissent le contre-coup moral. Sans doute, comme le disait bien notre camarade Beausoleil, ce n'est pas cette escarmouche perdue qui retardera d'un pas la Révolution en marche, bien sûr, mais ce qu'il faut, c'est mettre à profit les leçons qu'à nos dépens la vie nous donne.

La valeur réelle et durable d'un syndicat ne consiste pas dans un grand nombre de syndiqués et de fortes caisses; malgré que ces facteurs ne soient pas à dédaigner, ils ne suffisent pas. La gifle magistrale que la défaite des cuirs et peaux nous applique sera, espérons-le, un bon stimulant. Le travail urgent qui s'impose consiste surtout à faire de vrais syndiqués non des suiveurs: il faut que les camarades arrivent à penser par leur propre cervelle et non par celle des secrétaires des syndicats. Le syndicat obligatoire, comme il existait chez les mégissiers, est utile à ce point de vue seulement, qu'il facilite la besogne éducatrice des conscients.

Un petit groupement, la Jeunesse Syndicaliste, par un travail opiniâtre, travaillait bien à développer l'initiative des syndiqués; un nombre formidable de journaux et brochures ont été vendus et distribués; mais malgré l'énergie dépensée, la propagande n'a pas pénétré partout; il s'en faut.

Nous insistons sur ce point que c'est le manque d'initiative qui a frappé le syndicat des cuirs et peaux; car nombreux étaient les camarades énergiques dans cette corporation;

c'est l'action seule qui pouvait vaincre les coalitions patronales-commerçantes.

Maintenant, les plus intelligents, les plus sincères sont à la rue. Beaucoup s'expatrient et vont porter ailleurs la bonne parole d'union et de révolte, décentralisant ainsi la propagande.

Il ressort de ce coup d'œil en arrière que d'abord plus que jamais les travailleurs doivent éloigner de leurs mouvements revendicatifs les politiciens dont le rôle unique consiste à mentir, mentir encore, mentir toujours!

Souvenons-nous que c'est sur les incitations du député Cardet et la promesse non tenue du préfet Monteil qu'échoua la grève des mégissiers du Goth. Deuxième enseignement à retenir: le moyen d'avoir des secours dans une grève partielle, c'est de lui donner de la publicité: souvenons-nous que la grande presse ne donne que quand il y a de la casse. De plus, nos gros sous sont vite épuisés et si nos seuls moyens de lutte consistent en l'argent, la partie est bien inégale et nous possédons toutes les chances de défaites.

DÉFICHONS.

BIBLIOGRAPHIE

" L'Unique "

Dans le but d'élargir le cercle de la propagande anarchiste et d'atteindre certains milieux où les journaux hebdomadaires ne pénètrent pas, ou n'exercent que peu d'influence, divers camarades ont résolu de faire paraître une revue mensuelle anarchiste: *L'Unique*.

Le groupe initiateur s'est assuré le concours de nombreux écrivains anarchistes ou anarchisants qui essaieront de dégager la philosophie de l'anarchisme, et de divers propagandistes à même de présenter, suivant leur expérience, des propositions de tactique anarchiste.

Les organisateurs espèrent que le concours d'aucun camarade ne leur fera défaut dans cette œuvre. Ils prient ceux que ce projet intéresse de les aider dans la mesure de leurs forces: par l'envoi d'une souscription volontaire, la promesse d'un abonnement et la demande de listes de souscription.

Adresser la correspondance et les envois de fonds au camarade Paul Maubel, 47, rue Daguerre, Paris (XIV^e).

" Le Courrier Européen "

HEBDOMADAIRE INTERNATIONAL

290, boulevard Raspail, Paris

Comité de direction: Bjørnstjerne Bjørnson, Jacques Novicow, Nicolas Salmeron, Gabriel Séailles, Charles Seignobos, Giuseppe Sergi.

Rédacteur en chef: Louis Dubur.

Collaborateurs de premier rang de tous les pays. — Informations originales. — Indispensable à toute personne désirant suivre le mouvement politique international.

France: un an, 12 francs; six mois, 7 fr.; trois mois, 3 fr. 50; le numéro, 25 cent.

Union: un an, 15 fr.; six mois, 8 fr.; trois mois, 4 fr.; le numéro, 30 cent.

Demandez un spécimen gratuit.

Nous avons reçu:

Les Miracles, la Magie et le Moderne Hypnotisme, par Jean Mareston.

Très intéressante brochure où l'auteur démontre l'absurdité des miracles.

Prix: 10 centimes; en vente dans nos bureaux.

Œuvres Posthumes de Louise Michel. — Nos lecteurs pourront y puiser d'excellentes idées, tout en y constatant la marche évolutive des idées de la « Bonne Louise ».

Prix: 75 centimes; à la librairie internationale, 33, rue de Charenton, Alfortville (Seine).

On peut se la procurer dans nos bureaux.

PETITE CORRESPONDANCE

Taupin. — Merci des renseignements. Pour ce qui concerne D..., que nous ne connaissons que par ses écrits, hélas! son cas inhérent à la société actuelle n'est pas spécialisé chez les anarchistes. Dans tous les partis politiques, il existe de semblables individus. C'est pour ce fait que nous prenons chez tous les individus ce qui nous semble bon et critiquons le mauvais.

CONVOICATIONS

Saint-Junien

La Jeunesse Syndicaliste se réunit tous les jeudis, à 8 h. 1/2 du soir, à la Bourse du travail. On y trouve toutes les brochures socialistes, syndicalistes et anarchistes, ainsi que *l'Ordre*, les *Temps Nouveaux* et la *Voix du Peuple*.

Entrée gratuite et sans formalité.

Limoges

GRUPE DE PROPAGANDE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Causerie tous les samedis, à 8 h. 1/2 du soir, au local de *l'Ordre*.

Entrée gratuite et sans formalité.

L'AVANT-GARDE est en dépôt chez le camarade Foussard, chemin de Beaupuy, 16.

SOUSCRIPTION POUR " L'ORDRE "

Zisly	0 45
Lorizelli	0 50
L. Duverger	1 »
Duyaupou	2 »
Entre camarades	0 70
Acompte d'un pari	1 »
A. R.	0 50
TOTAL	6 15

EN VENTE AU BUREAU DE " L'ORDRE "

<i>L'Education libertaire</i> , N. Dieuwenhuis, couverture de Hermann-Paul	» 10
<i>Enseignement bourgeois et Enseignement libertaire</i> , par J. Grave, couverture de Cross	» 10
<i>Le Machinisme</i> , par J. Grave, avec couverture de Luce	» 10
<i>La Panacée-Révolution</i> , par J. Grave, avec couverture de Mabel	» 10
<i>A mon frère le paysan</i> , par E. Reclus, couverture de L. Chevalier	» 05
<i>La colonisation</i> , par J. Grave, couverture de Couturier	» 15
<i>Entre paysans</i> , par Malatesta, couverture de Willaume	» 10
<i>Le militarisme</i> , par D. Nieuwenhuis, couverture de Caran d'Ache	» 10
<i>Patrie, Guerre et Caserne</i> , par Ch. Albert, illustration de Agas	» 10
<i>L'organisation de la cité dite appelée justice</i> , par Kropotkine, couverture de J. Hénaull	» 10
<i>L'Anarchie et l'Eglise</i> , Reclus et Guyou, couverture de Daumont	» 10
<i>La grève des électeurs</i> , par Mirbeau, couverture de Roubille	» 10
<i>Organisation, Initiative, Cohésion</i> , par J. Grave, couverture de Signac	» 10
<i>La responsabilité et la solidarité dans la lutte ouvrière</i> , par Netlau, couverture de Delannoy	» 10
<i>Anarchie-Communisme</i> , Kropotkine, couverture de Locharde	» 10
<i>L'Anarchie</i> , par Malatesta	» 15
<i>Aux anarchistes qui s'ignorent</i> , par Ch. Albert, couverture de Couturier	» 05
<i>Aux jennes gens</i> , par Kropotkine, couverture de Roubille	» 10
<i>La morale anarchiste</i> , par Kropotkine, couverture de Rysselberghe	» 10

<i>L'Anarchie</i> , par Girard	» 05
<i>Déclarations</i> , par Eliévant, couverture par Jehannet	» 10
<i>L'immoralité du mariage</i> , par Chaughy	» 10
<i>Légitimation des actes de révolte</i> , par G. Eliévant	» 10
<i>Manuel du Soldat</i>	» 10
<i>En période électorale</i> , de Malatesta	» 10
<i>Communisme expérimental</i> , par Fortuné Henry	» 10
<i>Libre examen</i> , par Paraf-Javal	» 25
<i>La Peste religieuse</i> , par Most	» 05
<i>L'absurdité de la politique</i> , par Paraf-Javal	» 05
<i>La liberté de l'enseignement</i>	» 05
<i>Si j'avais à parler aux électeurs</i> , par J. Grave	» 10
<i>L'élection du maire de la commune (farce électorale)</i> , par Léonard	» 10
<i>Les crimes de Dieu</i> , par Sébastien Faure	» 15
<i>Entretien d'un philosophe avec la marchale de ***</i> , par Diderot	» 10
<i>Travailleur tu ne voteras point! Soldat tu ne tireras point</i> , par E. Girault	» 05
<i>Grève générale réformiste et grève générale révolutionnaire</i>	» 10
<i>Justice</i> , par le docteur Henri Fischer	» 15
<i>L'évolution légale et l'anarchie</i> , par Elisée Reclus	» 10
<i>La grande grève des docks</i> , par Kropotkine	» 10
<i>La guerre</i> , par Octave Mirbeau	» 25
<i>Le parlementarisme et la classe ouvrière</i> , par Georges Thonar	» 10
<i>En peu de théorie</i> , par Malatesta	» 10
<i>Pour la vie</i> , par A. Myrial	» 50
<i>Les deux méthodes du syndicalisme</i> , par P. Delessalle	» 10
<i>Fin de la Congrégation. — Commencement de la Révolution</i>	» 20
<i>La femme dans les U. P. et dans les syndicats</i>	» 10

<i>Les Temps nouveaux</i> , par P. Kropotkine	» 25
<i>La vache à lait</i> , par G. Yvelot, préface de U. Gohier	» 20
<i>Documents socialistes</i> , par Dol	» 30
<i>Le problème de la repopulation</i> , par Sébastien Faure	» 15
<i>Syndicalisme et Révolution</i> , par le docteur Pierrot	» 10
<i>Pages d'histoire socialiste</i>	» 25
<i>Le grand fleau</i> , par E. Girault	» 20
<i>Le parlementarisme et la grève générale</i> , par Fuedberg	» 10
<i>Les jésuites contre le peuple</i> , par M. Zévaco	» 10
<i>Bases du syndicalisme</i> , par E. Poujet	» 10
<i>Le Syndical</i> , par E. Poujet	» 10
<i>Réponses aux paroles d'une croyante</i> , par Sébastien Faure	» 15
<i>Vers le bonheur</i> , par Sébastien Faure	» 10
<i>(Œuvres de Sautarel: Le Pacte, 0.50; État d'âme, 0.10; Désenchantements, 0.50; Lucurs Economiques, 0.50)</i>	

Par la Poste, 0,05 centimes en plus

CHANSONS

<i>La Carmagnole avec les couplets de 1793, 1869, 1883, etc.</i>	» 10
<i>L'Internationale, Crevez-moi la sacoche, Le Politicien</i> , de E. Pottier	» 10
<i>Ouvrier prends la machine, Qui m'aime me suive, Les Briseurs d'images</i>	» 10
<i>La Chanson du Gars, A la Caserne, Viv'ment, brav' Ouvrier, etc.</i>	» 10
<i>J'n'aime pas les Sergots, Heureux temps, Le Drapeau rouge</i>	» 10
<i>Le Réveil, La Chanson du Lincoln</i>	» 10
<i>Hymne révolutionnaire espagnol, Debout! Frères de misère, Les Affranchis</i>	» 10

<i>La Marianne, Pendeurs et Pendus, Fraternité</i>	» 10
<i>Le Chant des Révoltés, Paix et Guerre, Le Chant du Pain</i>	» 10
<i>Le Père Peinard, Harmonie, Quand viendra-t-elle?</i>	» 10
<i>Bonhomme en sa maison, Hymne anarchiste</i>	» 10
<i>L'Or, poésie révolutionnaire</i>	» 10

Par la poste, 0,05 centimes en plus

JOURNAUX A LIRE :

Les Temps Nouveaux, ex-journal LA RÉVOLTE, le numéro: **0,10** cent.
Le Libertaire, le numéro: **0,10** cent.
L'Anarchie, — **0,10** cent.
Germinal (bi-mensuel), le num': **0,05** cent.
L'Avant Garde, socialiste, syndicaliste, révolutionnaire, le numéro: **0,10** cent. (hebdomadaire).

Tous ces journaux sont en dépôt à Limoges, chez BALESTAT, ANALIN, MOREAU (kiosque), place Denis-Dussoubs, et au bureau de **L'ORDRE**.

La Voix du Peuple, organe de la Confédération Générale du Travail (hebdomadaire), le numéro: **0,10** cent.

L'Ordre est composé et imprimé par des ouvriers syndiqués.



Le Gérant: LÉON DARTHOU

Limoges. — IMPRIMERIE OUVRIÈRE, rue Darnet, 9